

MARIANNA
(1859)

ALEXANDRE DUMAS
d'après Pouchkine

Marianna

LE JOYEUX ROGER
2010

Cette édition est établie à partir de celle de Michel Lévy frères, 1861, où l'œuvre apparaît à la suite de *Conscience l'innocent* (tome 2).

Nous en avons respecté l'orthographe, mais nous avons modifié la ponctuation à plusieurs endroits.

ISBN : 978-2-923523-82-8

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal
lejoyeuxroger@gmail.com

Avant-propos

Nous étions à Pétrosky-Park, chez mon vieil ami Dmitry-Paulovitch Nariskin, et je venais d'écrire les dernières lignes de Joukovsky racontant l'agonie de Pouschkin.

Je m'étonnais de cette fatalité qui avait fait finir les deux grands poètes russes, Pouschkin et Lermontoff, de la même fin : l'un, tué par Dantès ; l'autre, par Martinoff ; tous deux à la fleur de l'âge, dans la force de leur talent, quand, ayant beaucoup donné déjà, ils promettaient davantage encore.

Pourquoi surtout ces duels au pistolet, l'arme antichevaleresque, l'arme où le poltron qui tremble tue parfois, parce qu'il tremble, tandis que l'homme au cœur d'acier, à la main ferme, manque, parce qu'il a le cœur et la main fermes ?

— Parce que nous ne voulons nous battre que sérieusement, afin de ne nous battre que pour des choses sérieuses, répondit le prince K***.

— Bon ! répliquai-je, croyez-vous que tous les duels, en Russie, même les plus malheureux, aient une cause sérieuse ? Croyez-vous que, chez vos jeunes officiers inactifs, inoccupés dans des garnisons perdues, on n'arrive pas à un tel degré de marasme qu'on se batte purement et simplement pour se distraire et avec la même facilité que l'on se bat, ou plutôt que l'on se battait chez nous au premier sang pour un pari futile, pour une bouteille de vin de Champagne ?

Et je me tournai, comme faisant appel à sa véracité, vers M. Panovsky, littérateur extrêmement distingué dont plus d'une fois j'avais été à même d'apprécier l'obligeance.

— Comme vous avez raison ! me dit-il, et comme je pourrais vous raconter dix anecdotes à l'appui de ce que vous dites là !

— Une seule, cher seigneur, une seule ? lui demandai-je. Je fais un voyage qui a bien aussi son côté philosophique, quoique,

autant que je le puis, je cache ce côté sous le voile du pittoresque. Eh bien, je voudrais un récit de duel où la gravité du résultat contrastât avec la futilité de la cause.

— Bon ! me dit-il, j'ai justement entre les mains un journal dont la libre disposition m'est offerte : il renferme des lettres d'un vieux capitaine de hussards. Je fais dans ce moment imprimer un extrait de ces lettres ; demain, je vous en envoie l'épreuve, vous la faites traduire, et vous êtes servi selon vos souhaits.

On parla d'autre chose ; et, le lendemain, fidèle à sa promesse, M. Panovsky, auquel je présente ici tous mes remerciements, m'envoya le fragment qu'on va lire.

A. D.

I

Un déjeuner d'officiers

Notre régiment se trouvait, en mai 18.., dans un petit et sale village du gouvernement de Valins, où l'on rencontre, au milieu des isbas les plus délabrés (ces isbas appartiennent à des juifs), une charmante maison de seigneur avec un grand jardin et une foule de maisonnettes appartenant à ce que nous appelons l'économie de la propriété ; quelques-unes de ces maisons étaient occupées par l'intendant et le haut service du maître ; les autres étaient louées à des employés du gouvernement ; quelques-uns de ces employés, ou même de ces serviteurs, avec ou sans la permission des propriétaires, sous-louaient ces maisons, pour un prix énorme, à nos officiers, se retirant eux-mêmes dans les sales isbas dont j'ai parlé et que les juifs – qui, eux, allaient coucher je ne sais où sous les hangars avec les poules et les corbeaux, ou dans les écuries avec les chevaux et les vaches – leur cédaient, de leur côté, au plus haut prix qu'ils pouvaient.

Le village est situé au sommet d'une assez haute montagne formant pyramide, au milieu d'une vaste plaine qui s'étend tout alentour, sillonnée par les méandres d'une petite rivière et parsemée de bouquets de sapins à la sombre verdure.

Il semble bâti sur un île dont les vagues mouvantes des blondes moissons viennent, au mois de juillet et d'août, battre la baie.

À l'horizon lointain, en face du château dont nous avons parlé, on distingue une longue ligne sombre : ce sont les forêts frontières de l'Autriche.

À gauche, la plaine s'étend à plusieurs milles, et, de place en place, comme des volées d'oiseaux qui se reposent et se chauffent au soleil, on aperçoit des groupes de maisons qui forment de petites bourgades dont chacune a son nom, inconnu à dix lieues de là.

À droite s'élançait une montagne qui domine toute la plaine, et même la colline où est bâti le village dont nous venons de constater l'existence et le gisement. Elle est couverte de bois jusqu'à son sommet ; on l'appelle *la Montagne sainte* parce que la légende locale dit qu'à son sommet fut construite la première chapelle chrétienne qui existât dans la contrée, du temps des persécutions des premiers chrétiens.

Enfin, du côté opposé à l'entrée du château, on ne voit ni villes ni villages, mais seulement de vastes prairies et un moulin à eau situé sur la rivière, laquelle alimente deux étangs bordés de trembles aux feuilles argentées et toujours mouvantes quand aucun souffle de vent n'agite celles des autres arbres.

À une demi-verste de ces étangs s'élèvent deux pyramides situées à une trentaine de pas l'une de l'autre : on les appelle *la Tombe des deux frères*.

Les habitants de la contrée racontent qu'elles sont nommées ainsi parce qu'elles servent, en effet, de demeure dernière à deux frères qui se battirent et s'entre-tuèrent pour la femme de l'un d'eux, qui fut incestueusement infidèle à son mari.

La tradition ne s'arrête pas là : mêlant le fantastique à la réalité, elle dit que, le jour, ou plutôt la nuit anniversaire de ce duel impie, tous deux sortent de leurs tombeaux et s'entre-déchirent de nouveau depuis minuit jusqu'au jour.

À cette même place, je fus témoin d'un combat dont je vais raconter les détails.

Il y a déjà un an que ce combat a eu lieu, et cependant je n'en ai point encore dit un seul mot dans mon journal.

Peu importe ! n'ai-je pas dit que ce n'était point pour imprimer que j'écrivais ? Non, c'est une provision de jeunesse que je fais pour ma vieillesse. En relisant ces lettres dans dix, vingt, trente ans, si dans dix, vingt ou trente ans je vis encore, peut-être parviendrai-je à retrouver dans mon âme les sensations du passé, à réchauffer des souvenirs morts et à repasser par les chemins fleuris et les frais bocages de mon printemps.

Dieu le veuille ! C'est un si beau présent que la jeunesse ! Par malheur, on n'en sait le prix que lorsqu'on l'a rendu à Dieu qui nous l'a donné.

Donc, il y a un an passé, c'était le 4 du mois de mai de l'année 18.., plusieurs officiers de notre régiment s'étaient réunis pour la fête de l'aide de camp.

Au moment où l'on allait se mettre à table, le colonel envoya chercher l'amphitryon.

— Messieurs, dit celui-ci, ce ne peut être pour quelque chose de bien important ni de bien long, puisque j'ai pris les ordres du colonel ce matin même. Mettez-vous à table et mangez en m'attendant, puisque le déjeuner est prêt ; vous feriez mourir de chagrin mon cuisinier en laissant refroidir le repas ou en le faisant dessécher.

Les jeunes gens promirent de se mettre à table dans dix minutes si, dans dix minutes, l'aide de camp n'était pas revenu. Le cuisinier, consulté, répondit qu'il garantissait le déjeuner si son maître ne dépassait pas la limite de dix minutes, et l'aide de camp partit, s'engageant, sur parole, à revenir le plus tôt possible.

En attendant l'aide de camp et pour passer les dix minutes toujours si longues qui précèdent un repas annoncé, les officiers se mirent à raconter leurs plus scandaleuses histoires de garnison, tandis que le domestique, Koloff, nettoyait la chambre voisine et préparait les tables de jeu et les cartes, dans la prévision que le jeu, et un jeu enragé, serait le seul plaisir qui ne paraîtrait pas fade après un déjeuner où chacun se promettait de faire assaut à qui mangerait le mieux et à qui boirait le plus. On connaît, sous ce rapport, les prouesses des malheureux officiers, dont le vin et la bonne chère, dans certains cantonnements, sont la seule distraction.

On allait se mettre à table à la dixième minute, lorsque, sur l'avis du cuisinier qu'on pouvait encore attendre cinq minutes sans trop d'inconvénient, un nouveau sursis fut accordé à l'absent.

À la quatorzième minute, celui que l'on attendait parut sur le seuil.

Ce ne fut qu'un cri.

— Hourra pour Andrev-Mikaelovitch !

— Hourra ! oui, messieurs, hourra ! répondit celui-ci ; mais c'est à table et le verre à la main qu'il faut crier hourra ! À table ! à table !

Chacun avait sa place désignée à l'avance ; en un instant, la manœuvre, si importante qu'elle fût, se trouva donc exécutée.

— Et maintenant, sans indiscretion, demanda le sous-lieutenant Stamm, pouvez-vous nous apprendre, Andrev-Mikaelovitch, ce que le colonel avait de si pressé à vous dire ?

— Sans doute, et je vous le répéterai d'autant plus volontiers que, si je ne vous annonçais pas la nouvelle, vous la sauriez en sortant d'ici ou même en y restant : un nouvel officier passe de la garde dans notre régiment et vient remplir la vacance de capitaine.

— Son nom ? demandèrent deux ou trois voix.

— Le lieutenant Zodomirsky.

— Et quand arrive-t-il ? demanda le major Belayef.

— Il est arrivé ; je l'ai vu chez le colonel, qui m'avait envoyé chercher pour me le présenter.

— Quelle tournure a-t-il ? demanda le jeune cornette Naletoff.

— Très-bonne ; il me paraît avoir l'amour de son état. Il est arrivé en même temps que l'ordonnance impériale qui le nomme ; vous voyez qu'il n'a pas perdu de temps. Il est fort pressé de faire connaissance avec vous tous, messieurs ; je l'ai en conséquence invité à dîner avec nous, car je présume que nous ne nous quitterons guère de la journée... Mais comprenez-vous cela ? il descendait de voiture et était en grande tenue : il a fait le voyage en uniforme de parade... Diable ! il paraît qu'on les tient un peu sévèrement, là-bas.

— Messieurs, hasardai-je, Zodomirsky aura pensé que, se

présentant pour la première fois chez le colonel en venant occuper un grade dans son régiment, il ne pouvait se présenter chez lui comme nous le faisons, nous autres, avec la simple capote d'officier.

— Pouah ! dit le major Belayef, je déteste ces officiers à la mode et ces militaires à cérémonies ; la grande tenue, c'est bon quand on est de garde au palais de l'empereur. Mais vous ne nous avez pas dit l'effet qu'il avait produit sur vous, Andrev-Mikaelovitch ?

— Mais si ; je crois déjà vous en avoir touché deux mots, dit légèrement l'aide de camp. C'est un fort joli garçon ayant les manières de la garde, vous savez ? Il m'a adressé la parole dans le français le plus pur et m'a débité une masse de délicatesses. Oh ! c'est un gaillard qui sent son salon d'une lieue, je vous en réponds ; un frotteur de parquet, comme tout ce qui nous arrive de Pétersbourg. Mais, en somme, je crois que c'est un brave garçon et qui s'habitue vite à nous.

— La belle Marianna Ravensky était bien informée. Il y a déjà huit jours qu'elle m'a annoncé qu'on nous envoyait ce bellâtre. Mais, à propos, vous devez le connaître, vous, capitaine, continua Mikaelovitch en se tournant vers moi ; vous nous venez de la garde aussi, vous, et vous étiez dans le même régiment que lui ?

— C'est vrai, répondis-je ; nous avons fait nos études ensemble ; il avait alors d'excellentes façons, et surtout un très-grand cœur ; les camarades l'aimaient fort, et tout le monde était bien avec lui. Je ne sais ce qu'il est devenu maintenant ; mais alors, c'était un brave jeune homme, seulement, d'un tempérament irritable et d'un caractère emporté.

— Ce que dit le capitaine doit être vrai, car c'est exactement l'opinion de madame Ravensky sur lui ; elle m'assure que c'est un fin duelliste. *Noli me tangere !*... Eh bien, il sera à merveille ici, ajouta Stamm ; le duel est chez nous affaire de famille, et la Tombe des deux frères, notre bois de Boulogne... Soyez le bien-

venu, monsieur Zodomirsky !

Et Stamm prononça ces mots avec une colère visible quoique contenue.

— C'est à vous de le redresser, Stamm, dit l'aide de camp. Zodomirsky vous gêne ici plus que personne ; si l'on ne nous avait pas envoyé un capitaine tout fait, le lieutenant Dmitry passait capitaine, et vous passiez lieutenant. Dieu sait maintenant quand viendra votre tour.

— Je resterais volontiers un an de plus dans le grade que j'occupe, quoique je l'occupe déjà depuis longtemps, à mon avis, si j'y restais pour rendre service à un bon camarade ; mais j'avoue que ce n'est pas de bon cœur que je vois passer devant moi le chérubin de quelque maîtresse de ministre. Aussi, que M. Zodomirsky se tienne bien ! Qu'il soit irritable si c'est son tempérament, vif si c'est son caractère, mais pas vis-à-vis de moi, ou je me charge de le calmer.

— Est-ce qu'il est ruiné, qu'il quitte la garde ? demanda le cornette Naletoff.

— Ah bien, oui, ruiné ! répondit Stamm. Madame Raventsky m'a dit qu'il venait d'hériter d'une vieille tante quelque chose comme vingt mille roubles de rente. Non, il est poitrinaire, le pauvre diable ! S'il lui arrive de faire avec nous, autour d'une table, une de ces bonnes séances de trentes-six heures, et qu'il nous tienne tête sans tricher, il pourra bien y perdre ce qui lui reste de souffle. Ah ! dame, j'en suis fâché pour vous, capitaine Zodomirsky, mais la veuve Cliquot n'écoute pas les excuses des poitrinaires, et, en fait de médecine, elle ne connaît qu'une recette : une bouteille de champagne divisée en cinq verres bus toutes les cinq minutes et autant l'heure suivante, toujours en doublant la dose, jusqu'à ce que le panier soit vide. Nous nous grisons, de bon compte, sept fois par semaine, et vous êtes tous témoins, messieurs, qu'Andrev-Mikaelovitch prétend que ce n'est point encore assez. Quel malheur qu'il n'y ait pas un jour de plus par semaine ; avouez cela, voyons, Andrev-Mikaelovitch !

— Ah ! pardieu ! avec cela que vous restez en arrière, Stamm ! Vous avez dix ans de moins que moi ; mais je crois que, si nous remettons en tonneau le vin que nous avons bu, vous seriez autant mon aîné en tonneaux que je le suis, moi, en années.

— Allons, messieurs, passons à la chambre de jeu et emportons les bouteilles à moitié entamées ; Koloff servira le dîner pendant que nous jouerons.

On se leva de table et l'on passa dans la salle de jeu.

— Prenez la banque, major Belayef, dit Naletoff, et mettez une centaine de roubles devant vous ; cela suffira, nous ne sommes pas bien gourmands : la poule mange grain à grain.

Le major s'assit, tira cent roubles de sa poche, posa l'argent ou plutôt le papier devant lui ; chaque officier fit sa mise et s'assit à son tour à la même table que le major.

Le sous-lieutenant Stamm, qui était loin d'être riche, venait de perdre un coup de soixante roubles, lorsque Koloff annonça le capitaine Zodomirsky.

II

Le nouveau venu

À ce nom qui faisait vibrer dans les cœurs tant de sensations différentes, chacun se retourna. Celui que Koloff avait annoncé apparaissait dans l'encadrement de la porte.

Stamm grommela un « Qu'il aille au diable ! » en poussant ses soixante roubles au major et en fouillant au plus profond de sa poche pour en tirer trente ou quarante autres.

— C'est vous, enfin ! s'écria l'aide de camp Andrev-Mikaelovitch, s'élançant de son siège et allant au-devant de Zodomirsky ; soyez le bienvenu.

Puis, se retournant vers nous :

— Voici vos nouveaux camarades, capitaine Zodomirsky, continua Andrev-Mikaelovitch ; ce sont de bons enfants et de braves hussards qui, je vous en répons, ne feront pas honte au pays.

— Messieurs, dit Zodomirsky, je suis heureux et fier d'être enfin arrivé à entrer dans votre régiment : c'était, depuis longtemps, le but de tous mes désirs ; que j'y sois le bienvenu, comme vous avez la courtoisie de me le dire, et je serai l'homme le plus heureux du monde.

M'apercevant alors, moi, sa vieille connaissance, au milieu de tous ses nouveaux camarades :

— Ah ! bonjour, capitaine ! continua-t-il en me présentant la main. Dieu nous réunit de nouveau... Vous n'avez pas oublié un vieil ami, je l'espère ?

Au moment où il me disait ces mots en souriant, Stamm, auquel il tournait le dos, lui lançait un regard plein d'une haine féroce.

Je tendis, sans rien dire, la main à Zodomirsky. Il m'était pénible de penser qu'un homme qui n'avait fait de mal à aucun

de nous et dont tout le crime était celui qu'il avouait, c'est-à-dire d'avoir désiré servir dans notre régiment, était d'abord et d'avance menacé de mort pour cela.

J'étais tout prêt à défendre Zodomirsky, et je rendis à Stamm, comme j'eusse fait à un ennemi mortel, le regard qu'il venait de lancer sur lui. Stamm était tout à son jeu ; il venait de risquer un second coup et de perdre vingt roubles : c'était la moitié de ce qu'il avait devant lui.

Personne n'aimait Stamm au régiment ; il était froid et taciturne ; jamais il ne s'était lié, soit de sa faute, soit de la nôtre, avec aucun de nous. Quant à moi, ses paroles pleines d'amertume contre Zodomirsky, qu'il ne connaissait pas, et qui montraient son dépit de lui voir occuper la vacance du régiment, m'avaient déplu au delà de toute expression.

Au reste, elles avaient produit un mauvais effet non-seulement sur moi, mais sur nous tous.

On offrit un cigare à Zodomirsky ; il l'accepta gracieusement, l'alluma au cigare de l'officier qui se trouvait le plus proche de lui et se mit à causer gaiement avec ses nouveaux camarades. On parla de la vie des officiers de la garde à Saint-Pétersbourg, de celle des officiers de l'armée en province. On parla de la Pologne, de femmes, de chevaux, de chiens et de chasse.

— Partirez-vous bientôt pour l'escadron ? demanda le major Belayef, qui savait Zodomirsky riche et qui désirait attirer son attention du côté des cartes.

— Non, monsieur le major, répondit Zodomirsky en saluant particulièrement celui qui lui adressait la parole, non ; je désire rester le plus longtemps possible avec vous, messieurs.

Et il prononça ces paroles en se tournant vers nous et en nous saluant collectivement avec un charmant sourire.

Il continua :

— Je veux voir un peu votre service de près et l'apprendre ; votre instructeur, M. Ravensky, avec lequel j'ai passé l'hiver à Saint-Pétersbourg, est plein de bontés pour moi ; avant mon arri-

vée même, et depuis huit jours à peine qu'il est prévenu de ma nomination, il m'a fait préparer un quartier tout près de chez lui, au sommet de votre montagne. J'ai là une bonne cheminée qui m'est nécessaire même pendant l'été, tant je suis d'une pauvre santé ; on m'amènera bientôt mes chevaux ; je monterai à cheval, c'est ma passion ; j'ai un excellent cuisinier, une bibliothèque passable, un petit jardin ; j'y établirai un tir, et je vivrai tranquille comme un ermite et heureux comme un roi ; c'est la vie qui me convient, c'est celle que je rêvais là-bas, même au milieu des plaisirs de Saint-Pétersbourg.

— Ah ! ah ! vous vous exercez souvent à tirer le pistolet ? dit Stamm avec un accent si étrange, accompagné d'un sourire si sardonique, que Zodomirsky, se retournant de son côté, le regarda avec étonnement.

— Mais j'ai l'habitude, tous les matins, de tirer douze balles, répondit Zodomirsky.

Puis, après une seconde de silence, il se détourna de Stamm.

— Cette occupation vous plaît-elle donc si fort ? demanda Stamm d'une voix dans laquelle il ne restait point trace d'émotion. Je comprends le but de celui qui s'exerce au fusil pour bien tirer à la chasse ; mais apprendre à tirer au pistolet, je n'en comprends pas l'utilité.

Zodomirsky sentit à l'instant même que c'était, de la part de Stamm, un parti pris de s'attaquer à lui. Ses traits s'animèrent ; ses joues, ordinairement pâles, se couvrirent d'une flamme subite. Il se tourna pour la seconde fois vers Stamm et répondit tranquillement, mais d'une voix ferme :

— Je crois, monsieur, que vous avez tort de dire que c'est temps perdu que d'apprendre à tirer le pistolet : dans notre vie de garnison, souvent un mot imprudent amène une rencontre entre camarades ; en ce cas, celui qui est connu pour bon tireur inspire une certaine retenue aux indiscrets qui s'amuse à faire des questions inutiles.

— Oh ! ce n'est pas toujours une raison, capitaine. Dans le

duel, comme dans toutes les choses de ce monde, il faut faire la part de la chance ; en tout cas, je maintiens ma première opinion et prétends qu'un galant homme ne doit pas prendre tant de précautions.

— Et pourquoi cela ? demanda Zodomirsky, revenu à sa première pâleur, c'est-à-dire au teint qui lui était habituel.

— Je vais vous expliquer cela à l'instant, répondit Stamm ; jouez-vous aux cartes, capitaine ?

— À quoi bon cette question ?

— Oh ! elle est inutile, en effet ; et je vais tâcher de rendre l'apologue assez clair pour que tout le monde le comprenne. Personne n'ignore qu'il y a des joueurs qui ont l'agréable talent, mais la mauvaise habitude, d'aider au bonheur en battant habilement les cartes ou en faisant sauter adroitement la coupe. Eh bien, moi, je pense que, être sûr d'amener le roi ou être sûr de faire mouche à tout coup, c'est exactement la même chose ; la seule différence est celle-ci : que, dans le premier cas, on vole l'argent de son prochain, et, dans le second cas, sa vie.

Puis il ajouta, mais de façon à ne rien enlever à l'impertinence de l'observation :

— Je ne dis pas cela pour vous en particulier, capitaine ; je parle en général.

— C'est beaucoup trop tel que cela est, monsieur l'officier ! s'écria Zodomirsky ; en conséquence, je prierai le capitaine Alexis-Stephanovitch de terminer avec vous cette affaire.

Puis, se retournant vers moi en me tendant la main :

— Vous ne me refuserez point cette grâce, n'est-ce pas ? me dit-il.

— Soit, capitaine, reprit vivement Stamm ; mais n'allez pas croire que je vous laisse gagner à coup sûr ; vous vous exercez tous les jours, vous nous l'avez dit vous-même, tandis que moi, je ne touche un pistolet que les jours où je me bats ; mais nous tâcherons d'égaliser les chances ; je m'entendrai avec Alexis-Stephanovitch.

Puis, comme il avait perdu jusqu'à son dernier rouble, il se leva ; et, s'adressant à notre hôte :

— Au revoir, Andrev-Mikaelovitch, dit-il ; pour que vous ayez plus de place à table, je vais dîner chez le colonel.

Et, sur ces mots, Stamm sortit sans que personne essayât de le retenir.

Le silence le plus profond avait été gardé pendant cette altercation ; y prendre part, pour ou contre, c'eût été devenir l'offensé ou l'offenseur.

Seulement, lorsque Stamm fut dehors, le vieux capitaine Pravdine dit, en s'adressant à tous :

— Messieurs, il est impossible de les laisser se battre.

Zodomirsky lui posa doucement la main sur le bras.

— Permettez-moi de vous faire observer, capitaine, lui dit-il, que je suis parmi vous ce que l'on appelle un nouveau ; on ne me connaît pas encore au régiment, je n'y ai pas encore fait mes preuves ; il m'est donc impossible de laisser passer cette querelle sans me battre ; l'outrage est grand, j'en sens toute l'étendue. Je ne sais vraiment ce que j'ai fait à ce monsieur ; mais ce qu'il y a de clair, c'est qu'il veut avoir une affaire avec moi ; ne lui ôtons pas cette satisfaction, je vous prie ; et puisque c'est la première occasion qui se présente pour moi de lui être agréable, eh bien, laissez-moi la saisir.

— Stamm est amoureux de madame Ravensky, dit le cornette Naletoff, qui, au contraire de Stamm, jouait avec bonheur ; la dame ne lui répond pas, occupée qu'elle est de rêver à M. Zodomirsky ; et Stamm est jaloux : voilà la cause, sinon l'excuse, de sa sortie. Il est impossible qu'un homme cherche querelle à un autre pour la seule raison que cet homme passe en grade avant lui. En tout cas, Dieu vous garde, capitaine, ajouta-t-il, en s'adressant à Zodomirsky ; je déteste les Allemands en général, et celui-là en particulier.

— Il est possible que madame Ravensky soit bienveillante à mon égard, répondit simplement Zodomirsky ; je n'ai jamais eu

que de bons rapports avec son mari ; je la connais en outre personnellement depuis longtemps, et, en tout circonstance, je me suis attaché à lui prouver que j'étais son ami. Au reste, je suis heureux de cet événement, quelque conséquence qu'il puisse avoir, puisque je lui dois une preuve de votre sympathie, messieurs ; je vous remercie donc tous de grand cœur, et vous particulièrement, mon cher capitaine, ajouta-t-il en tendant la main à Pravdine.

— À table ! à table, messieurs ! cria Andrev-Mikaelovitch ; un verre d'eau-de-vie ou de cummel d'abord. Ici, monsieur Zodomirsky, ici, près de moi, je vous en prie ; vous êtes notre hôte aujourd'hui ; que Dieu nous permette donc de passer cette journée ensemble et beaucoup d'autres après elle !

Puis, aux autres officiers :

— Placez-vous comme vous voudrez, messieurs ; vous savez que vous êtes chez vous... Le potage, Koloff, le potage ; plus vite, donc ! plus vite !

Koloff apporta une grande soupière pleine de *tchi* que l'on attaqua bravement.

Le dîner fut très-animé ; tout le monde paraissait avoir oublié Stamm, quoique évidemment tout le monde pensât à l'algarade qu'il venait de faire ; seul Zodomirsky était visiblement un peu triste.

Après avoir bu à la santé de l'amphitryon, on but à celle de l'hôte. Zodomirsky parut très-touché de cette attention, doublement significative en ce moment ; il remercia les officiers d'une voix émue ; son regard brillait de reconnaissance.

Au lieu de café, on apporta du grog et du punch : le capitaine Pravdine but un seul verre de grog froid, et, s'adressant aux officiers :

— Messieurs, dit-il, qui vient avec moi ? Je vais chez les Ravensky.

— Moi, je vous accompagne, capitaine, dit Zodomirsky ; il faut absolument que je voie M. Ravensky ce soir... Alexis-

Stephanovitch, ajouta-t-il en se tournant vers moi, puisque M. Stamm... c'est Stamm, je crois, que vous le nommez ?

Je fis signe que oui.

— Puisque M. Stamm sait que vous êtes mon témoin et a paru accepter votre intermédiaire, passez chez M. Stamm, arrangez tout avec lui, acceptez toutes ses conditions, ses conditions seront les miennes, puis revenez chez moi ; nous y rentrerons avec le capitaine pour prendre le thé ; le premier arrivé attendra les autres. Le capitaine couchera chez moi ; il faudra, selon toute probabilité, nous lever de bonne heure... C'est convenu, n'est-ce pas ?

— Très-bien, dit Pravdine en faisant de la tête un signe affirmatif.

— Messieurs, dirent plusieurs voix, nous serons demain à la Tombe des deux frères ; vous nous ferez savoir l'heure du combat, n'est-ce pas ?

— Grand merci, messieurs, répondit Zodomirsky. Alexis-Stephanovitch remplira vos désirs en revenant de chez M. Stamm ; venez, et vous direz un adieu éternel à l'un de nous deux.

Les officiers, en masse, reconduisirent Zodomirsky jusqu'à la porte de Ravensky ; à la porte, chacun lui tendit la main comme à un parent ou à un ami.

J'allai chez Stamm.

Il m'attendait ; ses conditions furent celles que je prévoyais.

On planterait deux sabres à un pas de distance ; chacun étendrait le bras de toute sa longueur et ferait feu au mot *trois* ; un seul pistolet serait chargé.

J'essayai de discuter et d'obtenir un autre mode de combat ; mais Stamm n'en voulut pas démordre.

— Ce n'est pas une victime que je veux offrir, c'est un adversaire que je veux présenter à M. Zodomirsky, dit-il. On se battra comme je veux me battre ou l'on ne se battra pas ; seulement, si l'on ne se bat pas, il sera prouvé que M. Zodomirsky

n'est brave que quand il est sûr de son coup.

Ce dilemme posé, il n'y avait plus à balancer ; d'ailleurs, Zodomirsky m'avait ordonné d'accepter toutes les conditions de Stamm.

Je revins chez Zodomirsky ; il n'était pas encore rentré.

Pour me distraire des sombres idées qui me préoccupaient, je visitai l'appartement du jeune capitaine.

Il était garni d'un mobilier confortable ; le plancher était garni partout d'un magnifique tapis ; à toutes les fenêtres, sur toutes les consoles, il y avait des fleurs ; l'ensemble était riche mais simple, et distribué avec goût.

On sentait que la main d'une femme avait mis chacune de ces choses à sa place.

Je tirai un fauteuil près du balcon pour regarder la plaine : à gauche, on distinguait, s'éloignant jusqu'à ce qu'on les perdît de vue, les villages dont nous avons parlé ; à leur centre, les vieilles églises catholiques s'élevaient dorées par les derniers reflets du soleil couchant.

Le ciel était couvert de gros nuages.

L'orage approchait ; les paysans, aidés de leurs femmes, se hâtaient de mettre le foin en meules avant la pluie ; l'orage monta rapidement, de grosses gouttes tombèrent, le tonnerre gronda.

En un instant, la plaine fut déserte.

En ce moment, Pravdine et Zodomirsky rentrèrent.

Je m'élançai à leur rencontre.

— Pardon, capitaine, si j'ai tant tardé, me dit Zodomirsky, mais ce n'est point ma faute : les Ravensky nous ont retenus, le mari par ses projets d'économie, la femme par sa causerie charmante. Mais, messieurs, ne remarquez-vous pas qu'il fait humide ici ? Trophime, ferme les fenêtres du balcon, allume du feu dans la cheminée et donne-nous le thé.

Puis, se tournant tout à coup vers moi :

— Eh bien, demanda-t-il, qu'a dit Stamm ?

Je lui fis part des exigences de son adversaire. Il écouta froi-

dement.

Lorsque j'eus fini, seulement, un sourire triste passa sur son visage. Il s'essuya le front ; ses yeux brillaient comme ceux d'un fiévreux.

— J'avais prévu cela, dit-il en approchant des chaises à Pravdine et à moi, et en se plaçant entre nous deux. Il n'avait pas autre chose à faire. Vous avez accepté, je présume ?

— Ne m'en aviez-vous pas donné l'ordre ?

— Absolument, répondit Zodomirsky. Trophime, je t'ai déjà demandé le thé.

Pravdine, au lieu de thé, versa du rhum dans son verre, alluma sa pipe et se mit à raconter son séjour à Paris, en 1814.

J'entendais cette histoire pour la centième fois, de sorte que je ne faisais qu'une médiocre attention à son récit. Zodomirsky, au contraire, voulant prouver à Pravdine qu'il l'écoutait, lui adressait de temps en temps une question, mais plutôt, on le sentait, par politesse que par curiosité.

Pravdine le remarqua sans doute, car il tourna court, supprimant bon nombre de détails que je connaissais et les remplaçant par cette phrase sacramentelle :

— C'était le bon temps alors. Je ne m'inquiétais de rien, et je vivais en chantant.

Après le récit de Pravdine, un morne silence se fit.

J'allai me placer près de la cheminée ; Pravdine se coucha dans un fauteuil près d'une fenêtre. Zodomirsky, par un mouvement de corps, fit marcher sa chaise sur les pieds de derrière, s'approchant ainsi d'une table à laquelle il s'accouda.

Placé ainsi, il avait devant lui la porte d'entrée.

Tout à coup, cette porte s'entr'ouvrit, et nous vîmes Trophime qui, avec la visible intention de parler à son maître, demeurait pourtant sur le seuil ; sa main gauche tenait la porte ; de la droite, il s'appuyait à la muraille comme s'il avait à défendre à quelqu'un l'entrée de la chambre.

Zodomirsky, absorbé dans sa rêverie, ne le voyait pas.

— Monsieur ! dit Trophime à demi-voix, monsieur !

— Eh bien ? demanda Zodomirsky.

— Voulez-vous bien venir, s'il vous plaît ?

— Tu as quelque chose à me dire ?

— Oui, avec votre permission.

— Parle tout haut ; tu sais que je déteste me déranger quand je suis bien. Ces messieurs sont mes amis.

— Monsieur, c'est pour affaire secrète et importante.

Zodomirsky se soulevait avec son indolence habituelle, lorsque Trophime, cédant à une force invisible pour nous, abandonna la défense de la porte et laissa passer une femme couverte d'un manteau noir avec un capuchon tiré sur sa tête.

L'eau ruisselait de ses vêtements.

Elle détacha son manteau, enleva son capuchon et laissa tout tomber sur le tapis.

Son peigne, accroché par le capuchon, roula avec lui.

Sa figure était pâle, ses cheveux pendants ; une petite blouse de toile écrue serrait sa taille.

Nous reconnûmes madame Ravensky.

III

Marianna

Cette apparition produisit un effet différent sur chacune des personnes devant lesquelles elle se produisait.

Je restai à ma place, regardant avec étonnement madame Ravensky. Pravdine se leva, passa doucement derrière elle, releva son manteau et lui présenta son peigne ; Zodomirsky s'élança vers elle et lui prit les deux mains.

— Qu'avez-vous fait, grand Dieu ! et pourquoi êtes-vous ici ? lui demanda-t-il.

— Pourquoi je suis ici, Georges ? s'écria-t-elle. C'est toi qui me le demandes, lorsque cette nuit est peut-être la dernière de ta vie ! Pourquoi je suis ici ? Mais pour te dire adieu, malheureux ! Voilà deux heures que je t'ai vu, et tu ne m'as rien dit de ce qui doit se passer demain matin ! Est-ce donc bien, cela, mon ami ?

— Mais je ne suis pas seul ici, répondit Zodomirsky à voix basse ; pensez-y, Marianna. Votre réputation, votre renommée...

— Eh ! n'es-tu pas tout pour moi en ce monde, Georges ? Mon seul soin, je dirai presque mon seul devoir, c'est de t'aimer !

Elle posa ses deux mains sur les épaules de Zodomirsky et appuya sa tête contre sa poitrine.

Nous fîmes quelques pas pour quitter la chambre, Pravdine et moi.

— Ah ! restez, messieurs, dit-elle en relevant la tête ; du moment que vous m'avez vue ici, je n'ai plus rien à vous cacher. D'ailleurs, vous êtes ses amis, et ses amis ne sont pas pour moi des étrangers. Restez donc ; puis vous me viendrez en aide, j'en suis sûre, en restant. J'ai une grande affaire à traiter avec lui.

Zodomirsky la pressa contre son cœur ; mais elle le repoussa doucement et s'assit sur la chaise où son amant était assis au moment de son entrée.

Elle rejeta sa tête en arrière, rassembla ses cheveux et les attacha avec son peigne.

Je n'ai de ma vie rien vu de plus beau que cette femme se cambrant dans un mouvement violent, avec ses yeux tout mouillés de larmes, sa bouche entr'ouverte par les sanglots, son cou gonflé par l'effort. L'orage du cœur avait troublé l'harmonie de ses traits, mais ne les défigurait pas. Elle s'était inclinée sous ce coup inattendu comme une fleur devant la tempête ; mais ce coup, si terrible qu'il fût, n'avait point brisé son cœur. On lisait dans son regard un reste d'espérance. Il y avait de la force et de la volonté dans ses yeux noirs. Elle était venue non pas pour dire adieu à Zodomirsky, mais pour tenter un dernier effort en faveur de son salut.

Zodomirsky marchait à pas lents dans la chambre.

Il s'arrêta plusieurs fois devant madame Ravensky comme pour l'interroger ; mais, chaque fois, il se détourna d'elle sans prononcer une parole ; il était facile de voir que quelque chose l'embarrassait.

Elle le regarda fixement et, avec une intuition toute féminine, répondit à sa pensée.

— Ne crains rien de ce côté-là, dit-elle à voix basse, comme si elle avait honte de ses paroles et sans regarder Zodomirsky ; il est parti pour Kremenetz ; tout le monde dormait quand je suis sortie.

— Seule ? Imprudente !

— Non, avec Dina.

La femme qui marchait si bravement au-devant de sa perte, qui risquait plus que sa vie, sa réputation, celle-là était devenue craintive comme un enfant quand il lui avait fallu prononcer le nom de l'homme qu'elle trahissait ; aussi ce nom n'était-il pas sorti de sa bouche. Elle avait bien avoué son amour devant moi et devant Pravdine, mais quand il avait fallu, pour répondre à la pensée de Zodomirsky, prononcer le nom de son mari, elle avait reculé. C'est ainsi que le brigand le plus éhonté, racontant aux

juges les détails de son crime, ne prononce jamais le nom de sa victime.

Celui que le brigand a tué s'appelle toujours, pour lui, *il*.

Lorsque Marianna commença de parler, Zodomirsky s'arrêta – nous avons dit qu'il se promenait de long en large – et écouta.

Puis, quand elle eût fini, il se remit à marcher, fit encore un tour et revint à elle, lui adressant la parole avec un tendre reproche.

— N'as-tu pas pensé à une chose terrible, ma pauvre Marianna ? lui dit-il. C'est que ta présence pourrait m'enlever la fermeté dont j'ai besoin en ce moment !

— Oh ! tu ne mourras pas, Georges ! s'écria-t-elle ; tu n'éteindras pas deux existences par une mort insensée ! Ne m'as-tu pas consacré ta vie ? ne m'as-tu pas donné ta parole de la sacrifier à mon bonheur ? Non, Georges, tu ne mourras pas, parce que tu ne te battras pas avec Stamm. Je t'implore, je t'en supplie, je l'exige !... Ta vie m'appartient, je l'ai achetée par mon amour, par mes sacrifices ; elle n'est plus à toi ; tu es mien, Georges, entends-tu ? Tu m'appartiens pour toujours, tu l'as dit toi-même !

— Marianna ! Marianna ! au nom du ciel, ne me torture pas ainsi ! Puis-je refuser de répondre à une provocation ? Je serais déshonoré, perdu ! Si je faisais une pareille lâcheté, la honte me tuerait plus sûrement, crois-moi, que la balle de Stamm.

— Georges, reprit madame Ravensky, t'ai-je quelquefois parlé de mes saints devoirs, moi, quand tu me demandais mon amour ? t'ai-je parlé de mon déshonneur, moi, de ma réputation risquée, flétrie, perdue ? Non, je me suis rendue sans réserve, sans conditions, sans plaintes, sans ce froid égoïsme, enfin, avec lequel tu mesures maintenant l'étendue du sacrifice que j'exige de toi. Oh ! Georges ! Georges ! compare ce que j'ai fait à ce que tu refuses de faire, et juge nos deux amours.

Puis, voyant que Georges se taisait et détournait la tête :

— Capitaine, dit-elle en s'adressant à Pravdine, on vous estime dans le régiment comme un homme d'honneur ; donc, vous

pouvez être juge dans les affaires d'honneur ; écoutez-moi : j'en appelle à vous et me soumetts d'avance au jugement que vous porterez. Ayez pitié de mes pleurs, capitaine, et dites-lui qu'un pareil duel peut être refusé ; faites-lui comprendre que ce n'est pas un combat en règle, que c'est un combat d'assassin ; parlez, parlez, capitaine ! Et s'il ne m'écoute pas, il vous écouterà, vous.

Pravdine était ému, ses joues tremblaient, un frisson faisait mouvoir ses moustaches grises, ses yeux se mouillaient de larmes.

Il se leva, s'approcha de madame Ravensky, lui baisa respectueusement la main, et, d'une voix tremblante :

— Je suis prêt à mourir pour vous épargner une douleur, madame, lui dit-il ; mais conseiller à M. Zodomirsky d'être indigne de son uniforme en refusant ce duel, c'est chose impossible ; chacun des adversaires, votre ami comme Stamm, a le droit de proposer ses conditions. Mais, quelles que soient les conditions, le capitaine se trouve dans des circonstances qui rendent le duel indispensable ; seulement, je vous ferai observer qu'il est connu pour un habile tireur au pistolet ; refuser les conditions de Stamm serait trop indiquer qu'il compte sur son adresse.

Tandis que Pravdine parlait, madame Ravensky le regardait attentivement, essayant de lire d'avance dans la profondeur de sa pensée, espérant y voir quelque sympathie pour sa prière ; mais, à partir du moment où elle comprit qu'elle ne devait pas compter sur lui comme auxiliaire, elle cessa de l'écouter, de sorte que les dernières paroles du capitaine frappèrent ses oreilles sans pénétrer jusqu'à son esprit.

Elle était devenue pensive ; son regard, immobile, s'éteignit peu à peu.

Quant au visage de Zodomirsky, il exprimait une tranquille soumission au sort, auquel il n'avait pas la force, ou plutôt pas la volonté de résister.

Un morne silence régnait dans la chambre ; on eût dit que les quatre personnes qui l'occupaient étaient muettes.

Seulement, ce silence était celui qui précède l'orage.

Madame Ravensky s'était laissée tomber sur une chaise ; elle se leva, roide et pâle comme une morte, et, quoique son visage fût tranquille en apparence, on pouvait voir, à sa lividité, à quel point de l'agonie en était son cœur.

Elle vint se placer en face de Zodomirsky.

— Écoute, Georges, lui dit-elle d'une voix ferme, ma résolution est prise. Souviens-toi de cette soirée de Saint-Pétersbourg où tu me suppliais de partir avec toi pour la Finlande, d'y trouver quelque retraite qui nous dérobat aux yeux du monde entier, et là, inconnus, ignorés, solitaires, de vivre l'un pour l'autre loin du monde et sans tourner désormais les yeux vers lui. Je ne te disais pas non, attendu que je n'ai jamais rien su te refuser de ce que tu me demandais ; mais tu compris toi-même qu'il m'était bien difficile de rompre tous les liens du sang et de l'amitié qui me retenaient à la Russie, et tu eus pitié de moi ; car personne, en réalité, ne nous séparait, personne ne nous empêchait de nous aimer ; maintenant, c'est autre chose... Eh bien oui, je comprends que tu doives te battre, j'admets même que tu ne peux refuser les conditions de ton adversaire ; mais, en admettant le duel dans ces conditions-là, il nous sépare inévitablement : ou tu seras tué, et c'est peut-être encore le moyen le plus sûr que nous soyons réunis ; ou tu le tueras, et alors, c'est la dégradation, l'exil, la Sibérie. Eh bien, aujourd'hui, c'est moi que te dis : Georges, je suis prête à te suivre partout... Ne me regarde pas avec cet air implacable ; non, Georges, écoute-moi jusqu'à la fin. Tu sacrifies tout aux convenances de la société, à l'opinion du monde ; eh bien, rompons avec cette société, disons-lui adieu pour toujours. Ce que tu m'as proposé, je te le propose à mon tour ; partons ! et pour te récompenser de cette perte de respect dû à des usages barbares, tu trouveras en moi une mine inépuisable d'amour véritable, profond, dévoué ; je t'entourerai de telles attentions, de telles tendresses, de tels soins, qu'on ne peut les attendre que de la femme qui non-seulement vous adore, mais qui joint la recon-

naissance à l'adoration. Si j'ai commis une faute devant Dieu et devant les hommes, cette faute, je la rachèterai par un dévouement sans bornes, par un amour surhumain ; tu sais bien qu'il ne m'aime pas, lui, qu'il ne m'a jamais aimée, que ce qu'il a recherché en moi, ce n'est ni ma jeunesse ni ma beauté, mais ma fortune ; tu sais bien qu'il s'était tellement emparé de mon père que le pauvre père, en nous réunissant, se figurait faire mon bonheur. Eh bien, par les lois de notre Église, nous pouvons nous séparer ; j'achèterai ma liberté en lui cédant la moitié, les trois quarts de ma fortune ; alors je deviendrai ta femme, alors nous serons heureux, Georges !

— Assez, Marianna, au nom de Dieu, assez ! s'écria Georges ; tu vois bien que je n'ai plus la force de supporter cette torture ; tu ne sais pas, malheureuse enfant, ce que tu me demandes là ? Je suis officier ; si je pars avec toi, je ne fuis pas, je déserte ; partout où je suis, on me retrouve ; comprends-tu ce mot *déserteur* ? C'est l'ignominie, l'ignominie doublée par la cause de la désertion. J'aurai déserté pour ne pas me battre en duel ? Oh ! veux-tu donc me faire tomber si bas que toi-même, tu arrives à avoir honte de moi ? Avoir honte de moi, songes-y donc, ce serait ne plus pouvoir m'aimer ; car, dis-moi, je te le demande en face à toi, femme d'honneur comme je suis homme d'honneur, te sens-tu capable d'aimer un homme déshonoré ?

Madame Ravensky pâlit ; une nouvelle pensée éclaira son visage et se fixa sur ses traits illuminés d'un éclat maladif.

Elle se leva et prit son manteau, qui se trouvait sur le dos de la chaise de Pravdine.

— Tu as raison, Georges, dit-elle en abaissant son capuchon sur son visage, ce n'est pas moi qui ne t'aimerais plus, c'est toi qui me haïrais.

Zodomirsky fit un mouvement qui indiquait qu'il était trop sûr de lui pour en arriver jamais à cette extrémité que craignait Marianna.

Elle vit ce mouvement et le comprit.

— Ou, si tu ne me haïssais pas, c'est moi qui me haïrais, dit-elle, de t'avoir placé dans une si cruelle position. Il faut nous résigner à notre sort ; donne-moi ta main, Georges ; nous nous reverrons peut-être. Non, tu ne mourras pas ; Dieu ne sera pas si cruel, ou plutôt si injuste, car ce serait à douter de son existence. À demain, à demain, mon ami !

Elle se jeta à son cou, se colla à sa poitrine avec une profonde tristesse, mais sans larmes, sans sanglots ; on voyait que ses pensées flottaient, vagues et sans suite, comme les flocons d'un nuage dispersé par un ouragan.

Elle voulait s'en aller seule, mais Zodomirsky lui prit le bras et la ramena chez elle.

L'orage était passé, la pluie avait cessé de tomber, la plaine était éclairée par la lune.

Quand Zodomirsky rentra, nous ouvrîmes les fenêtres et nous nous mîmes au balcon pour nous rafraîchir un peu.

— Couchez-vous, messieurs, nous dit Zodomirsky en entendant la cloche de l'église qui sonnait minuit. Il y a un divan dans ce salon, un autre dans ma chambre ; Trophime vous donnera tout ce dont vous aurez besoin. Je dois écrire plusieurs lettres avant de me coucher et faire, pour le cas où il m'arriverait malheur, quelques dispositions testamentaires. On nous réveillera demain à quatre heures, et, à cinq, nous serons au rendez-vous.

Je me sentais si fatigué que je ne me le fis pas redire deux fois ; je passai dans la chambre de Zodomirsky, Pravdine alla se coucher dans le salon, et le maître de la maison se retira dans son cabinet.

La fraîcheur du matin me réveilla. Je jetai les yeux sur la croisée : le jour commençait de paraître ; je sautai à bas du divan dans l'intention d'entrer chez Zodomirsky, mais je m'arrêtai court.

Il est cruel de réveiller un homme pour lui dire : « Il est temps de mourir ! »

J'entrai lentement dans son cabinet, dont la porte n'était que

poussée ; deux bougies brûlaient encore et mêlaient leur lueur pâlisante à la blafarde lumière du jour naissant.

Je jetai les yeux sur le lit de Zodomirsky ; son lit n'était point défait ; il ne s'était pas couché.

Le tapis qui couvrait le plancher éteignait le bruit de mes pas ; je pus donc, sans être entendu, m'approcher de Zodomirsky au point de le toucher presque.

Il était accoudé près de la fenêtre ouverte.

— Vous n'avez pas dormi, lui dis-je, c'est un tort ; pendant la nuit qui précède un duel, un peu de repos est nécessaire.

— Ah ! vous êtes déjà levé ? dit Zodomirsky sans répondre à ce que je lui disais. Est-ce qu'il est temps ?

Il était pâle ; sa figure n'exprimait pas cependant la fatigue du corps, mais celle de l'âme.

— Sera-t-il en état de soutenir la dernière crise ? me demandai-je avec une certaine inquiétude, en le voyant si affaibli, avant même d'être sur le terrain.

Sans doute il lut mon inquiétude sur mon visage, car il sourit, et, me serrant la main avec une force dont je l'eusse cru incapable :

— Il paraît que vous ne me connaissez pas, me dit-il ; soyez tranquille, vous n'aurez pas à rougir de votre filleul.

Nous entendions Pravdine qui se levait. Je passai au salon ; Trophime nous présenta le thé. Zodomirsky était resté dans son cabinet ; je rouvris la porte pour le prévenir de venir prendre une tasse de thé avec nous.

Il était à genoux et faisait sa prière.

Je craignais qu'il ne fût contrarié d'être surpris ainsi, mais il n'en était rien ; il me fit un signe de la tête qui voulait dire : « Dans un instant je suis à vous. »

Quelques minutes après, il sortit du cabinet ; sa figure était complètement rassérénée.

— Les chevaux sont-ils prêts ? demanda-t-il, d'une voix où il était impossible de distinguer la moindre émotion.

Je regardai par la fenêtre : une calèche à quatre chevaux stationnait à quelques pas du perron ; je lui fis signe, elle s'approcha.

— Oh ! nous avons encore le temps, dit Pravdine ; on voit d'ici toute la plaine, et personne n'est encore ni sur le chemin ni au rendez-vous.

— Bon ! dit Zodomirsky, autant partir tout de suite ; messieurs, si vous êtes prêts, moi, je le suis.

— Alors partons, dis-je ; le capitaine a raison : mieux vaut arriver trop tôt que de nous faire attendre.

Nous montâmes dans la calèche ; Zodomirsky nous força de nous asseoir au fond et se mit sur le devant.

— Va, dit-il au cocher.

— Où cela, Excellence ?

— Ah ! c'est vrai, j'oubliais : à la Tombe des deux frères !
La voiture partit.

IV Sur le terrain

Zodomirsky n'était pas triste ; seulement, de temps en temps, il devenait pensif et semblait s'entretenir tout bas avec les pensées de son cœur. Je suivais chacun de ses mouvements ; car, prenant un intérêt extraordinaire à ce jeune homme, aucune de ses souffrances ne m'échappait.

La dernière journée d'un condamné est affreuse, sans doute ; mais ses souffrances, à lui, sont passives et sans lutte ; il faut bien qu'il se soumette à un sort qu'il ne peut éviter ; tandis qu'au contraire, Zodomirsky, insulté, ayant le choix des armes, pouvait dire un mot, un seul, et en changeant les conditions du combat, en changer les chances. Quel effort de volonté ne fallait-il pas faire pour retenir ce mot dans sa poitrine ? C'était cependant ce que faisait ce brave jeune homme. J'avoue, quant à moi, qu'il me passait les idées les plus bizarres dans la tête ; il me prenait envie de lui conseiller de quitter le service, de vendre son bien et de partir avec sa maîtresse. Mais j'avais conscience de bouleverser cette résolution qui m'inspirait un véritable respect.

Je fus tiré de mes réflexions par Pravdine.

— Ah ! dit-il tout à coup, voici la troïka d'Andrev-Mikaelovitch... Oui, par ma foi ! c'est lui avec un des nôtres ; et voilà le brave Nateloff qui galope sur son circassien. Bon ! les autres viennent derrière ; voyez, nous avons bien fait de partir.

La voiture descendait la montagne en la contournant, trop rapide qu'elle était pour qu'on eût pu y pratiquer une route directe ; dans ses détours, elle passait devant la maison des Ravensky. Quand je fus en face de cette maison, je ne pus m'empêcher de lever la tête ; la pauvre femme était à sa fenêtre, immobile comme une statue ; elle ne nous salua même pas.

— Plus vite ! plus vite ! cria Zodomirsky au cocher.

Ce fut le seul signe auquel je pus reconnaître que, de son côté, il avait vu Marianna.

L'ordre donné par Zodomirsky avait fait voler les chevaux ; bientôt nous eûmes devancé les équipages, et nous arrivâmes à un petit bois qui était la station ordinaire des témoins et des adversaires avant de se rendre au lieu du combat.

Andrev-Mikaelovitch arriva immédiatement après nous.

Au bout de cinq minutes, nous formions un groupe de vingt personnes à peu près.

Stamm n'était pas encore arrivé.

— Attendons Stamm, dit le major Belayef à l'aide de camp, qui proposait d'aller tout de suite à la Tombe des deux frères ; d'ailleurs, il n'est pas en retard.

Il regarda à sa montre.

— Voyez, dit-il, le rendez-vous est pour cinq heures, et il n'est que cinq heures moins cinq minutes.

— Les voilà ! dit Andrev-Mikaelovitch en étendant la main dans la direction de la seconde route qui conduisait du bas de la montagne à l'endroit où nous étions.

En effet, un cavalier arrivait au galop, précédant une troïka lancée à toute vitesse.

Le cavalier était Stamm ; dans la calèche étaient ses deux témoins.

— Messieurs, dit Zodomirsky, je crois que nous pouvons nous rendre à la Tombe des deux frères ; comme tout est réglé d'avance, il est inutile de nous arrêter sur un terrain qui est, d'ordinaire, celui de la discussion.

On descendit de voiture et de cheval, les piétons seuls pouvant suivre le chemin qui restait à faire, et l'on attendit sur le lieu même du combat.

Zodomirsky alla s'appuyer à l'un des deux tombeaux.

Je portais la boîte qui renfermait les pistolets de Zodomirsky.

La plaine où s'élevaient les deux pyramides est assez grande ; elle n'était pas encore tout à fait dégagée des ombres de la nuit ;

cependant les premiers rayons du soleil, dardant à travers les arbres, commençaient de l'éclairer.

Bientôt, nous entendîmes résonner des pas sur les cailloux ; c'étaient ceux des nouveaux venus.

Ils entrèrent dans le champ ; Stamm marchait le premier, tenant à la main une boîte à pistolets.

Il salua Zodomirsky et les officiers, posa sa cassette à terre et demanda :

— Qui commandera le feu, messieurs ?

Les deux adversaires et les témoins se tournèrent vers les officiers, qui se regardèrent avec perplexité.

Personne ne s'offrait, personne ne voulait prononcer ce terrible mot *trois* qui devait tuer un camarade.

— Major, dit Zodomirsky à Belayef, rendez-nous ce service, je vous prie !

Mis en demeure, le major ne voulut pas refuser ; il fit signe qu'il acceptait.

— Soyez assez bon pour indiquer les places, messieurs, continua Zodomirsky en me donnant son sabre et en ôtant son surtout.

Puis, les places indiquées :

— Chargez, s'il vous plaît.

— Quant à ce dernier retard, il est inutile, dit Stamm ; j'ai apporté me pistolets : l'un des deux est chargé, l'autre n'a qu'une amorce.

— Mais ces pistolets, vous les connaissez ? dit Pravdine.

— Qu'importe ! répondit Stamm ; M. Zodomirsky choisira.

— C'est bien ! dit Zodomirsky en s'inclinant ; qu'il soit fait ainsi.

Belayef tira son sabre et l'enfonça dans la terre entre les tombes des deux frères, à égale distance à peu près de l'une et de l'autre ; puis il prit le sabre d'un autre officier et le planta en face du premier.

Un seul pas d'un mètre séparait les deux lames.

Chaque adversaire se tenait derrière le sabre, allongeant le bras par-dessus la poignée.

De cette façon, chacun avait le canon du pistolet de son adversaire à six pouces du cœur.

Pendant que Belayef faisait ces préparatifs, Stamm, à son tour, débouclait son sabre et ôtait son surtout.

Les témoins de Stamm ouvrirent sa boîte à pistolets ; Zodomirsky s'approcha et prit sans hésitation celui qui se trouvait le plus proche de lui.

Puis il alla se placer derrière un des sabres.

Stamm le regardait faire en observateur ; pas un muscle du visage de Zodomirsky ne bougeait, rien en lui n'indiquait une apparence d'émotion.

Et cependant il n'y avait pas la moindre forfanterie dans son attitude.

C'était le calme du courage ; c'était la force de la volonté.

— Allons, allons, il est brave ! murmura Stamm.

Et, prenant le pistolet laissé dans la boîte par Zodomirsky, il alla se placer derrière l'autre sabre, en face de son adversaire.

Ils étaient pâles tous deux, mais tous deux impassibles. Peut-être, en y regardant bien, eût-on pu remarquer une certaine inquiétude dans l'œil de Stamm ; mais, en approchant du moment terrible, celui de Zodomirsky s'allumait et brillait d'une implacable résolution.

Pravdine était très-animé ; ses joues étaient pourpres ; il souffrait visiblement. Mon visage aussi devait avoir une expression particulière ; je sentais mon cœur battre à soulever une montagne.

— Allons, allons, major ! cria Pravdine à Belayef.

Belayef s'avança.

Tous les yeux étaient fixés sur lui ; on comptait ses pas comme on compte les secondes entre la vie et la mort.

Il s'arrêta près des combattants.

— Êtes-vous prêts, messieurs ? demanda-t-il.

— Nous vous attendons, monsieur le major, dirent ensemble

Zodomirsky et Stamm.

Et chacun leva son pistolet sur la poitrine de l'autre, devant le cœur.

Un silence de mort planait sur nous.

Seulement, les oiseaux chantaient dans le bouquet de bois qui était à quarante pas du champ de bataille.

Que leur importait la querelle des hommes, à ces charmants musiciens du Seigneur qui ne pensaient qu'à l'amour ?

Au milieu de ce silence, le son de la voix du major retentit et fit frissonner tout le monde.

— Un... dit-il.

Puis, à intervalles égaux :

— Deux... trois !

— On entendit le bruit du chien du pistolet de Zodomirsky s'abattant sur la batterie.

Puis on vit s'enflammer l'amorce, mais aucune détonation ne suivit la flamme.

Le vent emporta la fumée.

Stamm n'avait pas tiré et continuait de tenir le canon de son pistolet sur la poitrine de son adversaire.

— Tirez ! dit Zodomirsky d'une voix parfaitement calme.

Pravdine, qui tenait son sabre nu à la main droite, le jeta dans sa main gauche avec un mouvement convulsif.

— Ce n'est point à vous de commander, monsieur Zodomirsky, dit Stamm ; c'est à moi, au contraire, de décider si je dois tirer ou non. Ce que je ferai, au reste, je ne le sais pas encore ; cela dépendra de ce que vous allez me répondre.

— Parlez donc ; mais, au nom du ciel, parlez vite !

— Soyez tranquille, je n'abuserai point de votre patience.

Nous étions tout oreilles.

— Je ne suis pas venu ici pour vous tuer, monsieur, continua Stamm ; seulement, j'y suis venu avec l'insouciance d'un homme qui ne tient pas à la vie, attendu que la vie ne lui a tenu aucune des promesses qu'elle lui avait faites. Il n'en est pas de même de

vous, monsieur ; vous êtes riche, vous êtes aimé, vous avez un bel avenir ouvert devant vous, la vie doit vous être chère. Et cependant le sort a décidé contre vous, c'est vous qui devez mourir, et non pas moi. Eh bien, monsieur Zodomirsky, donnez-moi votre parole de ne pas être si prompt, à l'avenir, à appeler les camarades sur le terrain, et je ne tirerai pas.

— Je n'ai point été prompt à vous appeler sur le terrain, monsieur, répondit Zodomirsky de sa même voix tranquille ; les faits se sont passés autrement : vous m'avez blessé par une comparaison outrageante, et j'ai été dans la nécessité de vous provoquer : tirez donc, je n'ai point de parole à vous donner.

— Non, capitaine, vous êtes dans l'erreur ; je ne vous ai point offensé. J'ai dit, rappelez-vous-le bien : « Ce n'est pas pour vous en particulier que je parle, c'est en général. » J'ai dit cela à haute voix, devant tous mes camarades, et c'était assez, il me semble, pour que vous ne prissiez point mes paroles aussi à cœur.

— Je suppose que vous avez raison, monsieur ; mais accepter vos conditions devant le bout de votre pistolet, ce serait indigne d'un galant homme et d'un cœur courageux. Terminons donc, monsieur ; ce n'est point pour controverser que nous sommes venus ici. Tirez, je vous prie ; quand la mort est sûre, les retards sont atroces : je suis prêt, tirez !

— Mes conditions ne peuvent pas blesser votre honneur, insista Stamm. Soyez juge, major, ajouta-t-il en se tournant vers Belayef ; je me rends d'avance à votre opinion ; peut-être monsieur suivra-t-il mon exemple.

— M. Zodomirsky est resté ferme et impassible devant votre pistolet, répondit le major Belayef. S'il n'est pas tué, ce n'est pas sa faute ; il s'est donc, à mon avis, conduit aussi bravement qu'il pouvait se conduire ; mais mon opinion n'est pas une règle.

Alors, se retournant vers les officiers qui assistaient à la scène :

— Messieurs, demanda le major Belayef, M. Zodomirsky peut-il accepter les conditions imposées ?

— Il le peut ! il le peut ! crièrent les officiers, et sans que cela porte la moindre atteinte à son honneur.

Zodomirsky resta immobile ; seulement, son sourcil se fronça.

— Le capitaine consent, dit le vieux Pravdine en s'avançant. Oui, à l'avenir, il sera moins prompt.

— C'est vous qui parlez, capitaine, et non M. Zodomirsky, dit Stamm.

— Voulez-vous confirmer mes paroles, monsieur Zodomirsky ? demanda Pravdine presque suppliant.

— J'y consens, dit Zodomirsky d'une voix à peine intelligible.

— Hourra ! hourra ! crièrent tous les officiers, enchantés du dénouement.

Deux ou trois jetèrent leur casquette en l'air.

— Je suis charmé plus que personne, dit Stamm, que tout se soit terminé comme je le désirais. Maintenant, monsieur le capitaine, nous avons fini ; j'ai eu l'occasion de vous montrer que, en face d'un homme résolu, l'art de tirer n'est rien dans un duel, et que, si l'on égalise les chances, le bon tireur se met sur la même planche que le mauvais. Il me reste, à cette heure, à vous montrer qu'en aucun cas je ne voulais vous tuer. J'avais envie seulement de voir le visage que vous feriez en face de la mort. Vous avez fait bon visage, recevez mes compliments ; les pistolets n'étaient pas chargés.

Et Stamm tira le sien à son tour ; l'amorce seule brûla.

Zodomirsky poussa un cri qui ressemblait à un rugissement.

— Par l'âme de mon père ! s'écria-t-il, c'est une nouvelle offense, et bien autrement sanglante que l'autre, celle-là, monsieur. Ah ! c'est fini, disiez-vous ? Non pas, monsieur ; c'est à recommencer. Et cette fois, dussé-je les charger moi-même, oh ! les pistolets seront chargés, je vous en réponds !

— Non, capitaine, répondit tranquillement Stamm. Je vous ai donné la vie, je ne vous la reprendrai pas. Offensez-vous si vous le voulez, peu m'importe ! je ne me battrai pas avec vous.

— Alors c'est avec moi que vous vous battez, monsieur Stamm ! s'écria Pravdine en jetant son sabre à terre et en ôtant son surtout et le jetant près de son sabre ; oui, avec moi, et peu importent les conditions ! Chargez les pistolets, messieurs, chargez ; un seul ou les deux, comme vous voudrez. Vous, monsieur Stamm, continua-t-il en allant se mettre à la place occupée un instant auparavant par Zodomirsky, écoutez bien ceci : vous avez agi comme un misérable, entendez-vous ? Vous avez trompé M. Zodomirsky et ses témoins, et la Providence sera injuste si, dans cinq minutes, votre cadavre n'est pas étendu là à mes pieds, près de ce sabre.

Stamm était visiblement confus ; il n'avait pas eu un instant l'idée que la chose tournât ainsi.

— Soit, dit-il, chargez.

Et il présenta son pistolet au major Belayef.

— Et si le capitaine ne vous tue pas, monsieur, dit Naletoff en s'approchant des sabres, c'est moi qui vous tuerais.

— Ou moi ! ou moi ! crièrent d'une seule voix tous les officiers en s'avançant vers Stamm.

— Cependant, répondit Stamm, je ne puis me battre avec vous tous. Je ne vous ai pas offensés tous, que diable ! Choisissez un seul d'entre vous, et je me battrais avec lui, sinon ce n'est pas un duel, c'est un assassinat.

— Rassurez-vous, monsieur, répondit le major Belayef ; il ne sera rien fait contre vous dont le plus scrupuleux honneur ait à se plaindre. Tous nos officiers sont offensés ; car, sous leur uniforme, vous vous êtes conduit comme un misérable. Mais vous ne vous battez pas avec tous, il est même probable que vous ne vous battez avec personne. Tenez-vous à l'écart, monsieur, vous êtes en jugement. Messieurs Pravdine et Stephanovitch, approchez-vous, dit-il.

Nous entourâmes le major, et le jugement fut rendu sans discussion : tout le monde était du même avis.

Alors, le major, qui avait joué le rôle de président, s'approcha

de Stamm et lui dit :

— Monsieur, vous avez, dans ce qui vient de se passer, manqué à toutes les règles de l'honneur, et les témoins auraient le droit de vous hacher en morceaux. Si nous étions légalement vos juges, nous vous condamnerions non pas peut-être au plus cruel, mais au plus infamant des supplices. Nous ne sommes que des hommes portant le même uniforme que vous, et nous n'avons qu'un droit : faire respecter l'uniforme que nous portons. Vous aviez tout pesé, vous aviez tout calculé d'avance ; votre crime est donc double puisqu'il est prémédité. Vous avez fait passer M. Zodomirsky par toutes les sensations d'un homme condamné à mort, tandis que vous étiez parfaitement tranquille, vous qui saviez que les pistolets n'étaient pas chargés. Puis enfin, quand cet homme qui eût dû se contenter de vous couper la figure avec sa cravache est venu vous dire qu'il voulait vous réhabiliter encore en se battant avec vous, vous avez refusé l'honneur inespéré qu'il vous faisait.

— Chargez les pistolets ! chargez-les ! s'écria Stamm exaspéré ; je me battra avec qui l'on voudra.

Mais le major secoua la tête avec un sourire de mépris.

— Non, monsieur le lieutenant, dit-il ; vous ne vous battez plus avec aucun de vos camarades, et aucun de vos camarades ne se battra plus avec vous. Vous avez taché votre uniforme, vous devez le dépouiller. Nul de nous ne veut plus servir avec vous. MM. les officiers m'ont chargé de vous dire que, ne voulant pas se faire vos dénonciateurs près du gouvernement, ils vous invitaient à donner votre démission pour cause de mauvaise santé. Le chirurgien-major vous signera tous les certificats nécessaires pour arriver à ce résultat. Nous sommes aujourd'hui le 3 du mois de mai ; vous avez jusqu'au 3 juin pour quitter le régiment.

— Oh ! certainement que je le quitte, votre régiment ! non point parce que c'est votre désir, mais le mien, dit Stamm, en ramassant son sabre et en remettant son surtout.

Puis, son sabre agrafé, son surtout endossé, Stamm sauta sur

son cheval et s'élança vers la ville en jetant une dernière malédiction à ses camarades.

Tous les officiers s'empressèrent autour de Zodomirsky.

Il était triste, plus que triste, sombre ; plus qu'il ne l'avait été même en face du pistolet de son ennemi.

— Pourquoi m'avez-vous forcé de consentir aux conditions que m'imposait ce misérable, messieurs ? dit-il. Sans vous, je ne les eusse jamais acceptées.

— Oui, c'est notre faute, en effet, monsieur Zodomirsky, répondit le major, et nous en prenons, mes camarades et moi, la responsabilité. Vous avez agi noblement, et je vous dis, au nom de tous et au mien : Monsieur Zodomirsky, vous êtes un homme d'honneur.

Puis, se tournant vers les officiers :

— Partons, messieurs, ajouta-t-il. Nous allons prendre le thé chez M. Zodomirsky. Pendant ce temps, vous, Andrev-Mikaelovitch, vous irez chez le colonel, et vous l'informerez de tout ce qui vient de se passer.

Nous remontâmes dans les équipages ; on voyait de loin Stamm qui montait la montagne au grand galop de son cheval.

Zodomirsky jeta un dernier regard sur lui ; ses traits se contractèrent une dernière fois.

— Enfin !... murmura-t-il.

— Quoi ? lui demanda Pravdine.

— Eh bien, je ne sais quel pressentiment me tourmente ; mais j'aimerais mieux que son pistolet eût été chargé, et qu'il eût tiré.

Il poussa un profond soupir, mit ses deux mains un instant sur ses yeux, puis secoua la tête et dit au cocher :

— À la maison !

Nous prîmes, pour nous en aller, le même chemin que pour venir, et nous repassâmes devant la maison des Ravensky.

Chacun de nous leva les yeux vers la fenêtre ; la fenêtre était toujours ouverte, mais Marianna n'y était plus.

Zodomirsky fut près de sauter à bas de sa voiture ; mais il n'en fit rien ; seulement, il murmura assez haut pour que je l'entendisse :

— Non, ce ne serait pas convenable.

Au bout de vingt pas, il se tourna de mon côté.

— Capitaine, dit-il, vous voudrez bien me rendre un service, n'est-ce pas ?

— Tout ce qu'il vous plaira, mon ami.

— Ces messieurs s'en vont chez moi, je ne puis donc les faire attendre ; d'ailleurs, M. Ravensky peut être revenu ; je compte sur vous pour aller dire à la pauvre Marianna les résultats de cette sottise affaire.

— Quand vous voudrez.

— Le plus tôt sera le mieux.

— À l'instant même.

— Arrête ! cria Zodomirsky au cocher.

Le cocher arrêta ; je descendis ; Zodomirsky me cria : « Merci ! » et continua sa route.

Il rentra chez lui ; on prit le thé.

Il portait la première tasse à ses lèvres, lorsqu'il me vit reparaître sur le seuil de la porte du salon.

Sans doute j'étais pâle ; sans doute j'avais la figure bouleversée ; car, sans faire attention s'il pouvait être vu ou entendu, il s'élança vers moi en s'écriant :

— Mon Dieu ! capitaine, qu'est-il arrivé ?

Je le tirai hors du salon.

— Mon pauvre ami, lui dis-je, si vous voulez encore voir votre Marianna vivante, hâtez-vous !

— Comment cela, au nom du ciel ?

— Elle était à sa fenêtre ; elle a vu passer Stamm : Stamm vivant, logiquement vous étiez mort ; elle a poussé un cri et est tombée évanouie. Depuis ce moment, elle n'a pas rouvert les yeux.

— Oh ! s'écria Zodomirsky, mes pressentiments, mes pres-

sentiments !

Et il s'élança, tête nue et sans sabre, dans la rue.

Au milieu de l'escalier de madame Ravensky, il trouva le docteur qui descendait.

— Docteur, lui cria-t-il en l'arrêtant, elle va mieux, n'est-ce pas ?

— Oui, dit le docteur ; mieux en ce qu'elle ne souffre plus.

— Morte ! murmura Zodomirsky en pâlisant et en s'appuyant contre la muraille pour ne pas tomber ; morte !

— Je lui disais toujours, pauvre créature, que, ayant un anévrisme, elle devait éviter les émotions ; bah ! ces diablesses de femmes, elles en rêvent, des émotions, jusqu'à ce qu'elles en meurent. Elle a eu ce matin une émotion, je ne sais laquelle ; elle a jeté un cri, elle est tombée à la renverse, tout était fini ; mais aussi, je vous le demande, que faisait-elle à sa fenêtre à six heures du matin, au lieu d'être bien tranquillement et bien chaudement dans son lit ?... Mais, continua le médecin, à propos, vous-même, vous aviez ce matin une mauvaise affaire ; il paraît que cela s'est bien passé ?

Zodomirsky avait cessé d'écouter le médecin. Il s'élança par les degrés, traversa la salle à manger et le salon en criant comme un fou :

— Marianna ! Marianna !

Sur le seuil de la chambre à coucher, il trouva Dina qui essaya de lui barrer le chemin.

Il l'écarta et entra dans la chambre.

Marianna était sur son lit, immobile, pâle, sans mouvement, avec le visage aussi calme que si elle dormait.

Seulement, une légère frange de sang bordait ses lèvres.

Zodomirsky se jeta à genoux devant son lit et saisit sa main.

Sa main était froide ; l'extrémité d'une boucle de cheveux noirs glissait entre ses doigts crispés.

— Oh ! mes cheveux ! mes cheveux ! s'écria Zodomirsky en éclatant en sanglots.

— Oui, vos cheveux, dit la femme de chambre, vos cheveux qu'elle vous a coupés elle-même en vous quittant à Saint-Pétersbourg. Je le lui avais bien dit que cela vous porterait malheur à l'un ou à l'autre.

*
* *

— Eh bien, demandai-je à M. Panovsky en lui rendant son manuscrit le soir même et avant de lui faire des compliments sur son fragment, tant son fragment m'avait intéressé, voilà comment elle finit, votre histoire ?

— Que voulez-vous de plus ?

— Pardieu ! je voudrais savoir ce qu'est devenu Zodomirsky.

— Une seule personne peut vous donner à ce sujet des renseignements positifs, me dit-il.

— Laquelle ?

— En quittant Moscou, vous allez au monastère de Troïtza ?...

— Oui.

— Demandez le frère Vasili ; et s'il vit encore, et qu'il y consente, il pourra vous donner à ce sujet tous les renseignements que vous désirerez.

J'allai, en effet, au monastère de Troïtza en quittant Moscou, et ma première question fut pour demander le frère Vasili.

Il était mort depuis trois mois ; on me montra sa tombe.

C'était tout ce que les survivants pouvaient faire.

J'interrogeai : on ne savait ni son nom de famille ni les causes qui lui avaient fait prendre, à vingt-six ans, la robe de moine.

On disait vaguement que c'était à la suite d'une grande douleur causée par la mort d'une femme qu'il aimait.